

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 15.
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du conserv. imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissotonière. A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours. à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 6 Août 1865.

NOUVELLES LOCALES.

Lundi dernier, Mgr Biale, évêque de Vintimille, accompagné de quelques membres de son clergé, est venu visiter la Principauté.

Sa Grandeur s'est rendue, dans l'après-midi, au Palais de Son Altesse Sérénissime, où elle a parcouru les galeries et les grands appartements.

Les jeunes gens de Monaco qui suivent les cours du Lycée de Nice, se sont distingués cette année, et ont eu, à la distribution des prix de ce grand et important établissement, une large part dans les récompenses.

Nous citerons en première ligne, M. Henri Lucas qui, au concours académique entre les lycées de Montpellier, de Nîmes, de Marseille, d'Alger et de Nice, a obtenu le 1^{er} accessit en version grecque.

Dans la classe de troisième du Lycée de Nice, ce jeune lauréat a remporté le 1^{er} prix de version latine, le 2^e prix d'instruction religieuse, le 2^e prix de récitation et 4 accessit.

Les noms des autres enfants couronnés sont ceux de Florence Arnaldo, — 7 prix et 3 accessit ; — de Jean Médécin, — 2 prix et 3 accessit ; — de Néri Pierre, — 3 accessit ; — de Gaston de Payan, — 2 accessit et de Rouderon Achille, — 1 accessit.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1^{er} au 31 juillet est de 2,768.

LA ROUTE DE LA CORNICHE.

DE NICE A MONACO.

Lorsqu'on s'éloigne de Nice, dans la direction de l'est, à peine a-t-on dépassé les dernières maisons de la ville, que la montagne se dresse devant les yeux comme un mur, abrupte, couverte d'arbres au milieu desquels s'élèvent châteaux et villas. La voie, cachée par l'ombre des grands oliviers, des caroubiers, des pins et des arbres fruitiers, contourne ce premier degré de l'échelle gigantesque des Alpes. Une inscription latine apprend au voyageur qu'il foule la route de la Ligurie, construite en 1806.

Derrière soi, le coup-d'œil est ravissant. La petite vallée du Paillon, resserrée entre les montagnes et la

mer, étale avec orgueil les magnificences de ses vergers; la ville de Nice mollement couchée à l'ombre de ses arbres aux fruits d'or, semble baigner ses pieds dans l'eau. Devant elle s'étend l'horizon sans limites, l'infini, avec un tel cortège de lumière et de couleur, de transparence et de sérénité que, loin d'effrayer et de courber l'intelligence, sa contemplation fait chanter l'âme et rassérène l'esprit.

Les souvenirs historiques abondent sur cette route qui escalade audacieusement les monts. Là, se trouve l'auberge où s'est arrêté en 1800, Masséna, le vainqueur de Zurich, le défenseur de Gênes, l'enfant chéri de la victoire. Voici, je crois, la date de la consécration publique de ce beau surnom donné au plus illustre enfant de Nice. Le *Moniteur Universel* du 12 pluviôse, an 5, (31 janvier 1797) contient un long rapport du chef de l'état-major-général de l'armée d'Italie, général Berthier, sur les combats qui précédèrent et suivirent la bataille de Rivoli. Parlant de la marche de Masséna, à la tête de la 32^e demi-brigade, le major-général s'exprime ainsi : « *Masséna, enfant gâté de la victoire, marche à leur tête.* »

En 1859, la cavalerie française descendant en Italie, suivit la même voie tant illustrée depuis César.

Ce pays enchanteur détruit bien de poétiques illusions : quand on l'a parcouru, on n'admire plus autant, de confiance, les lauriers-roses de l'Eurotas et les vallées fleuries de Grenade l'andalouse. La route est bordée de lauriers-roses.

Sur sa gauche, le voyageur aperçoit un immense entassement de collines, de mamelons et de montagnes, formidable chaos qui fait penser à la sublime apostrophe du roi prophète : « les montagnes ont bondi comme des béliers, et les collines, comme des agneaux. »

Quelle force il a fallu pour soulever à cette hauteur la dure écorce du globe ! Le savant M. de Humboldt assure que les Alpes de Savoie ont, les premières du monde, émergé du milieu des eaux. Est-ce que leurs derniers chaînons ont suivi la destinée de la chaîne maîtresse, et alors, nous trouvons-nous en présence de la plus haute antiquité terrestre ?

On dirait que Victor Hugo a eu ce prodigieux spectacle devant les yeux, quand il décrit la tour de Babel :

Et de sommets nouveaux, d'autres sommets chargés,
Sans cesse surgissaient aux yeux découragés,
Multipliés par la démence.

Il est difficile de courir sur une route plus variée, plus émouvante que la route de la Corniche. Comme elle est bien nommée ! Les colonnes qui la supportent sont de gigantesques cônes de granit. Au-dessus de soi, le ciel, au-dessous, la mer ; en face, l'île de Corse, coupant le bleu satiné du firmament comme un léger coup d'estompe. Et on s'est demandé souvent à quoi servait cette route ! Evidemment, elle pouvait suivre le littoral, à quatre-cents pieds au-dessous, et être comme toutes les voies de communication, une chose simplement utile. — La main des hommes se trompe si rarement au profit de l'art, qu'il faut bien excuser cette erreur sublime qui, dit-on, coûta la vie à celui qui la commit. Où trouve-t-on, un belvédère comme celui-ci, de plusieurs lieues de long ?

A droite, dans la profondeur, voici Villefranche et sa rade naturelle où s'abritaient cet hiver, les flottes russe et française, confondant leurs pavillons amis sous le souffle de la brise embaumée de ce pays. Là, aux premiers feux du printemps, un cortège magnifique accompagnait la dépouille mortelle d'un jeune prince, et jamais, pompe funèbre aussi émouvante ne se déroula dans ces lieux.

La vieille tour que vous voyez à côté, est la tour de St-Hospice. La mer, par un de ces effets bizarres qu'on rencontre à chaque pas, en observant attentivement la nature, a découpé cette langue de terre où vinrent se réfugier un jour les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, — en forme d'immense lézard vert, avec ses replis tortueux et la queue soudée à la terre.

Entre la route et la mer, l'espace : on est suspendu sur l'abîme. Les voiles des bateaux pêcheurs et des caboteurs, diversement colorées suivant l'intensité de la lumière du jour, la fumée des paquebots qui sillonnent cette mer, le grand lac français, comme on la nomme, interrompent, seuls, la monotonie suave de l'infini qui vous enveloppe de tous côtés. Les fils électriques penchent, courbés au-dessus du gouffre sans fond, reliant les montagnes, en attendant qu'ils soient le trait d'union de l'humanité tout entière. Les métaux ne sont plus seulement employés à corrompre ou à tuer les hommes. — L'âge d'or est-il devant nous ?

Un ancien nid de pirates, Eza, perché sur un roc, comme un décor d'opéra, tant sa situation est invraisemblable, attire le regard. Là, vivaient au moyen-âge et pendant la renaissance de hardis écumeurs de mer. Qui sait si les *intemelii*, pirates dont parle Tacite, dans la vie d'Agriкола, ne s'étendaient

pas depuis la côte de Gènes (Vintimiglia) jusqu'à Monaco et Eza ?

Comme on redit avec plaisir devant ces vieux repaires des brigands des mers, où fleurissent aujourd'hui les vertus domestiques de pauvres montagnards, le beau refrain de la ballade :

En mer, les hardis écumeurs !
Nous allions de Fez à Catane :
Dans la galère capitane,
Nous étions quatre-vingt rameurs !

Un petit chemin se rattache sur la gauche, à la grande route : il conduit en serpentant dans de frais vallons, au monastère de Laghetto, solitude des Carmes-déchaussés où le P. Hermann, — l'abbé de Rancé de notre époque, — était venu, ces jours passés, se reposer dans le sein de la nature et de Dieu.

Le point culminant de cette voie magnifique est la Turbie (*Turris in viâ*). Une tour romaine domine le village riant, aisé, animé par le passage continu de la maille de Gènes, des diligences et des chaises de poste qui trouvent, encore, mais pour peu de temps seulement, un lieu que le rail-way n'ait pas envahi.

Le monument romain dont la France vient de classer les ruines au nombre des souvenirs historiques, se composait d'un soubassement étrusque, surmonté de deux ordres corinthien et étrusque superposés, dans la forme à peu près qu'affecta le môle d'Adrien. Une statue équestre d'Auguste couronnait cet édifice dont la bibliothèque vaticane possède une médaille commémorative.

Le site était bien choisi pour représenter dans l'empereur, la majesté du peuple romain étendant sa main de l'Italie à la Gaule, la Gaule alors florissante, profondément pénétrée par la civilisation des vainqueurs et révélant déjà ses glorieuses destinées en donnant le jour à des empereurs, à des poètes, à des pères de l'église qui, dès le II^e siècle, imposaient au monde l'autorité de leur savoir et de leur éloquence.

On dit que l'empereur Pertinax est né à la Turbie. Rien ne le prouve, mais qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Fils d'un obscur affranchi, Pertinax était arrivé par son propre mérite à l'empire, après avoir passé par tous les emplois inférieurs. Cet enfant de la Turbie, ne jouit pas longtemps du pouvoir. Les prétoriens l'égo-gèrent au bout de quatre-vingt-sept jours.

Un gigantesque escalier, pour les piétons, long de quatre kilomètres, bâti en pierres sèches et dont les marches ont 2 mètres 50 à 3 mètres de longueur sur 2 de large, descend à Monaco, qu'on aperçoit enfin, assis sur sa presqu'île verdoyante. On dirait, à voir de loin et de haut le plateau où est située la ville, qu'il a été un jour séparé de la montagne, la Tête-de-chien, par un grand courant marin qui n'a pu toutefois briser ses colossales attaches de granit avec la terre.

De la Turbie la route descend toujours et présente un aspect singulier. Elle a la forme d'un angle aigu dont un des côtés serait en l'air. Pour aller rejoindre de cette hauteur la route de Monaco, qui serpente en bas, il faut suivre tout ce côté de l'angle qui est loin d'être une ligne droite, car les torrents en tombant des monts se sont creusé des lits dont la route est forcée de suivre les sinuosités : tantôt elle apparaît aux yeux comme la plate-forme d'un bastion jeté en l'air, tantôt suivant la forme des ravins, elle décrit de petits angles rentrants, qu'on retrouve plus bas dans le côté de l'angle gigantesque qui est posé

à terre. Cette merveille, vue d'en bas, semble être tout simplement une entaille dans les rochers.

Les habitants des montagnes déploient vraiment, dans la culture de la terre une énergie et une adresse admirables. A partir de la Turbie, surtout, la nature ne fait plus seule, les frais du paysage : la main des hommes se montre partout. La terre végétale est contenue par des murs à froid qui offrent l'aspect de gradins délicieux, tant les vignes, les fleurs, les fruits les surmontent et les recouvrent. Le grand paravent des montagnes s'élargit un peu sur la gauche, laisse à découvert Roquebrune dont les jardins suspendus descendent jusqu'à la mer et vous entrez dans cette grande et longue allée qui s'étend jusqu'à Monaco, où l'ombre est épaisse toute l'année et toujours délicieuse. Le silence n'est troublé que par le murmure des ruisseaux qui tombent des monts en cascades de cristal. Vous repassez au-dessous de la route de l'air, vous suivez le côté terrestre de l'angle que fait cette route incomparable.

Nous arrivons dans la Principauté. Voici le village des Moulins au milieu de ses eaux courantes ; plus loin, le Casino tout encadré dans ses magnifiques palmiers ; voici la Condamine toute verte et toute dorée de ses beaux fruits. — Enfin, saluez la ville de Monaco.

Le château mauresque du Prince se détache dans le bleu du ciel au-dessus de son énorme assise de granit. Ses vieux créneaux, sa rampe taillée dans le roc, ses palmiers penchés au front des tours, le paysage qui l'entoure, les contrastes de la grâce et de la force de la nature éclatant à la fois dans sa magnificence, vous font croire enfin au paradis trouvé.

AUGUSTE MARCADE.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Le théâtre du Châtelet a fait, samedi, sa réouverture et, après une suite non interrompue de relâches, dans la première représentation du *Déluge Universel*, ce drame attendu avec tant d'impatience et que l'on disait accompagné d'un spectacle merveilleux. C'est une étrange chose que cette pièce composée d'une douzaine de tableaux, dans lesquels apparaissent tour à tour le démon, les anges, les patriarches, les sorciers... Est-ce une œuvre biblique ? Non... la tradition a été mise de côté pour faire place à la discussion entre la science qui s'égare, et la foi qui s'incline devant les décrets de Dieu. C'est un mélange bizarre de chant, de poésie, de prose, de danses. L'unité manque à cet ensemble dont le plus remarquable mérite est de se terminer par une représentation émouvante des scènes du déluge. On a donné, dans le temps, au théâtre de Versailles, un *Déluge Universel* qui obtint un très-grand succès et qui avait l'avantage sur le nouveau venu d'être traité avec une large et dramatique simplicité, de ne pas être un prétexte à déclamations philosophiques, scientifiques, assaisonnées, pour les faire passer, de quelques scènes comiques d'un goût assez douteux.

Il y a lutte entre le patriarche Noé et un certain Cléophas, chef d'une tribu aguerrie et disposée à asservir ses voisins les pasteurs. Ce Cléophas, espèce de Robert le Diable, a pénétré les mystères de la science, mais pour s'assurer toutes les jouissances de la vie. Il est entouré de magiciens, de sorcières, et passe son temps dans les orgies de toutes sortes. Il est aimé de la magicienne Thélais, mais il aime la fille de son ministre, la belle Eva, laquelle n'a pas adopté le culte des faux dieux, et partage la ten-

dre de Japhet, l'un des fils de Noé. De là des éléments de discorde, de trahison, de vengeance.

Mais le Seigneur, mécontent de la conduite, de l'ingratitude des hommes, a résolu de les faire tous disparaître de la surface de la terre. Il n'excepte de la mort que la famille de Noé. Elle trouve un refuge dans l'arche, mais on ne voit pas construire ce merveilleux vaisseau ; on ne voit pas non plus défilé le cortège de toutes les espèces d'animaux qui y trouvent asile. On n'en aperçoit qu'une partie, du vaisseau, au dénouement : après le terrible cataclysme qui engloutit et Cléophas et ses peuples et même la pauvre Eva... Mais Japhet a la consolation de la voir apparaître dans une gloire et de l'entendre appeler, par Noé, « la première martyre de la Foi. »

Le rôle du patriarche Noé est rempli par Beauvallet, que l'affiche recommandait à l'attention en lui donnant le titre de sociétaire retraité de la Comédie Française. On comptait beaucoup sur la présence du tragédien, et elle a été saluée par de chaleureux applaudissements. On l'a même rappelé plusieurs fois pendant le cours de la soirée. Sa voix vibrante donnait une certaine solennité aux tirades en prose et en vers dont on lui avait confié le succès. On a un peu souri cependant, quand on l'a entendu dire comme conclusion que « sur les débris du vieux monde qui venait d'être noyé allait se constituer un monde meilleur... »

Plusieurs personnes ont travaillé, dit-on, à la composition de ce drame. On n'a cependant livré au public que les noms de MM. Clairville et Siraudin. Deux vaudevillistes fantaisistes s'attaquant à la bible, ce n'est pas la moindre bizarrerie de cet événement théâtral. Je passe sous silence les noms des compositeurs, chorégraphes, machinistes, décorateurs, couturières, etc., etc., qui ont contribué au succès obtenu en définitive par l'ouvrage.

La représentation du *Déluge Universel* a commencé à 7 heures 1/2. A 7 heures la salle était pleine et les dames y étaient en immense majorité. L'affiche avait précédemment fait connaître que le dernier tableau serait précédé d'un entr'acte de 35 minutes. Il était près de minuit alors. A ce moment la place du Châtelet et les environs du théâtre ont présenté le spectacle le plus curieux. La soirée était magnifique. La foule s'est empressée de quitter la salle, d'aller respirer. 35 minutes ! C'était plus de temps qu'il n'en fallait pour se procurer une réfection devenue nécessaire après un si long spectacle. En peu d'instants tous les cafés, les restaurateurs, les marchands de vins des rues voisines du boulevard ont été assaillis, envahis par les spectateurs affamés, aux gosiers desséchés. On soupait de tout ce que l'on pouvait obtenir. On aurait pu se croire à une fête publique. A 2 heures du matin seulement le silence se faisait dans le quartier. Il était temps.

On nous écrit de Paris :

Les travaux du nouvel Opéra sont toujours poussés avec la même activité, et cette immense construction a fait de grands progrès. A part le pavillon impérial et celui du glacier, dont les parties supérieures nécessitent l'emploi des blocs de pierres dont les dimensions sont assez difficiles à trouver, le gros œuvre des parties latérales est achevé jusqu'à hauteur d'entablement, et les quatre pavillons saillants qui terminent chacun des côtés sont couronnés de leurs frontons.

Sur la façade, l'œuvre est moins avancée en raison des travaux exceptionnels de cette partie du monument. Néanmoins, toutes les colonnes couplées qui

